

ments de la religion qui n'ont jamais été effacés, et les scènes de mort, que j'aimais aller contempler dans les chaumières, à la suite du curé de la paroisse, qui était mon précepteur, m'instruisaient de la brièveté de la vie à l'entrée même de la carrière. Ainsi, sans avoir vécu dans le monde, j'en étais désabusé, tant par ce que j'entendais dire à mon père que par ma jeune expérience. J'abandonnai enfin ma solitude pour entrer dans les collèges : c'était passer d'une extrême à l'autre. Mais je n'oubliai pas, dans la société d'une jeunesse turbulente, les leçons de la solitude ; je les avais emportées avec moi pour ne jamais les perdre. ”

Si, d'après le récit de sa sœur, Maurice entra au séminaire avec joie, il nous est prouvé, par ses propres révélations, que cette joie fut bientôt voilée de tristesse et troublée dans l'accomplissement des devoirs par les perpétuels scrupules d'une excessive timidité. La tendre affection de sa sœur, les soins et les gâteries de la maison paternelle manquaient à ce jeune homme maladif que tourmentaient les aspirations de l'intelligence et du cœur.

Avant de raconter les événements qui accidentèrent l'existence de Maurice et virent parfois distraire et surtout troubler la solitaire du Cayla, pénétrons un peu la vie de cette jeune fille que la gloire à marquée de son sceau immortel et qui préservera son frère des inconstances de la célébrité, comme elle l'a protégé contre les illusions et les dangers de l'existence.

Sa sœur, Mlle Marie de

Guérin, nous a donné le mémorandum de son existence quotidienne. “ Elle se levait à six heures, est-il écrit dans *Reliquiæ*, lorsqu'elle n'était pas souffrante. Après s'être habillée, elle faisait une prière vocale ou mentale, et elle ne manquait pas d'aller entendre la messe. Après sa prière, elle passait dans la chambre de son père, soit pour le soigner, soit pour le servir à déjeuner qu'elle accompagnait d'une lecture. A neuf heures elle rentrait dans sa chambre et récitait les prières de la messe, si elle ne l'avait pas entendue. Si son père se portait bien et n'avait pas besoin de son aide, elle s'occupait soit à lire, soit à écrire, soit à travailler, ce qu'elle aimait beaucoup (fée par les mains comme elle l'était par l'âme), soit enfin à surveiller le ménage, qu'elle dirigeait avec infiniment de goût et d'intelligence. A midi elle retournait à sa chambre et récitait l'*Angelus* ; puis venait le dîner. Quand il était fini, si le temps le permettait, elle faisait une promenade pour distraire son père, ou quelquefois une visite au hameau voisin, où il y avait un malade à voir ou quelque affligé à consoler. Si elle reprenait la lecture à son retour, vers les deux heures, elle reprenait son tricot avec et tricotait en même temps qu'elle lisait, ne voulant même pas de l'ombre des heures oisives. A trois heures, elle revenait à sa chambre, où d'ordinaire elle lisait la *Visite au Saint-Sacrement* par saint Alphonse de Liguori, ou bien la vie du saint du jour. Ceci terminé, elle écrivait jusqu'à cinq heures si son père ne l'appelait pas